

XYZ. La revue de la nouvelle

La robe noire

Louise Dupré



Number 58, Summer 1999

Bals

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4400ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupré, L. (1999). La robe noire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 12–15.

La robe noire

Louise Dupré

Sans visage, une femme sans visage. Mais elle sourit pourtant, vous le jureriez. L'homme lui tend la main et elle se lève, souriante, elle le suit en souriant. Puis vous les perdez derrière les couples qui se pressent sur la piste de danse, et vous les retrouvez aussitôt, ce sont eux, oui, ces deux taches noires qui tournent et tournent en souriant au rythme d'une interminable valse de Strauss.

Vous, vous êtes assise sur une petite chaise, et vous les regardez. Vous, immobile, les yeux rivés à ces deux taches pour qui vous n'existez pas. Puis les deux taches noires se confondent avec un écran noir. Plus rien, vous êtes réveillée. Vous ne vous rendormirez pas, vous le savez. Parfois, vous restez étendue, les yeux ouverts dans la nuit, et vous attendez, vous faites le guet, comme si les deux taches noires pouvaient réapparaître avec le retour de la lumière. Comme si la femme pouvait s'approcher de votre lit et vous prendre dans ses bras en souriant. La nuit, parfois, on croit aux fées.

Il faudra bien en venir à vous décider. Chaque jour vous prenez l'invitation sur votre table de travail, vous la tenez entre vos mains un moment, puis vous la remettez à sa place, sous le minuscule dieu phénicien qu'une amie vous a rapporté du Liban, et vous retournez à votre roman. Vous retrouvez votre personnage, Emma, et vous essayez de l'imaginer à un bal. Elle s'empêtrerait dans ses pas, il vous semble, puis vous ne la verriez pas en noir, la robe longue, les bijoux, un habillement qui impose une attitude que vous ne lui connaissez pas. Un bal ? Pour Noëlle, la petite sœur, peut-être, elle qui a toujours rêvé. Ou pour Bénédicte, habituée à la télévision. Mais pas pour Emma,

non, pas pour Emma. Aujourd'hui, vous l'enverrez à la campagne avec Vincent. Un pique-nique, une petite auberge. Là, elle saura chaque chose, elle reconnaîtra ses gestes.

Vos gestes à vous, ils ont gardé un rien d'enfance. Une naïveté quand il vous arrive de tendre la main à un homme qu'on vous présente. Vous le regardez jusqu'au fond des yeux, derrière les belles convenances, et vous attendez sa voix, les inflexions graves de sa voix, l'écho de sa voix dans la pièce. Savoir si vous pouvez engager la conversation, si vous pouvez rire de vous avec lui, s'il se souvient de ses chimères. Vous détestez les paroles absentes, celles qui encombrant le monde, elles cognent contre chacune de vos vertèbres, et vous vous recroquevillez alors dans le plus parfait silence. Vous vous retrouvez face à votre ombre, comme si jamais vous n'aviez écrit.

Vous n'irez pas à ce bal, même si on vous invite, même si on insiste. Voilà, c'est décidé. Juste avant de baisser les paupières pour l'éternité, vous regretterez peut-être de n'avoir jamais porté de ces robes que vous admiriez tant dans les livres de contes. Ou vous sourirez, plutôt, vous sourirez. Vous aurez été fidèle à votre mère, elle n'a jamais eu de robe de bal, est-ce qu'on va au bal quand on a à peine de quoi s'habiller ? Et puis, qui l'aurait invitée ? Il aurait fallu un autre mari, un homme avec des mains de comptable, une ride distinguée entre les sourcils, comme ces hommes qui ont à prendre de grandes décisions. Ils vous fixaient parfois, dans les journaux, derrière leur regard de corne, à tour de rôle ils devenaient votre père, ils vous embrassaient en rentrant du bureau, à table ils prononçaient des mots que vous n'aviez pas encore appris à épeler. Vous ne vous êtes jamais demandé à quoi votre mère pensait, le soir, au moment du dessert, quand elle voyait ces hommes fiers de leurs soucis quotidiens.

La vérité, c'est que vous avez peur. Peur, oui, d'aller à ce bal. L'évidence s'est imposée tout à coup, alors que, pour la centième fois, vous teniez entre vos mains le papier fin de l'invitation. Un homme vous entraînait sur la piste de danse, c'était l'épuisement, le vertige, et vous tombiez avec lui dans un gouffre sans

fond. Sans visage, vous étiez sans visage, l'absence des femmes qui n'ont pas eu d'enfance, qui fixent le carré blanc à l'intérieur de leur tête comme s'il s'agissait d'un mouchoir trop propre pour qu'on puisse y pleurer.

Des larmes, il n'y en avait pas à la maison. Et pourtant oui, une fois, ce soir-là votre mère n'était pas la femme qui rajuste son tablier avec des mains volontaires. Dans le noir de votre chambre, vous aviez surpris de drôles de voix en provenance de la cuisine, et vous vous étiez levée sans bruit. La scène, vous vous en souvenez parfaitement. Votre père, penaud sur sa chaise. Votre mère, les joues mouillées. Vous n'avez pas eu le temps de la consoler, elle est allée vous reconduire dans votre lit et vous vous êtes rendormie aussitôt. À quatre ans, on n'a pas d'insomnies.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand à votre tour vous seriez mère, vous apprendriez l'accident de votre père. Il avait perdu son permis de conduire, il avait fallu engager un chauffeur pour le camion. Alors vous avez compris. Les sous qu'on comptait, le cadeau de Noël qu'on choisissait, dans le catalogue d'Eaton, après avoir soigneusement rayé de la liste tous les autres jouets, le papier doré du beurre que votre mère grattait pour être sûre de ne rien perdre, ces menus sacrifices de la vie pauvre.

Avez-vous vraiment peur ou si vous êtes en colère ? Et alors, vous pourriez tout gâcher. Par exemple, dire à la femme d'un consul qu'elle devrait se mettre à lire, des phrases cinglantes, des phrases inutiles qu'aussitôt vous regretteriez, va-t-on à un bal pour régler ses comptes avec des gens qui ignorent de quoi ils sont coupables ? C'est votre question. Pour l'instant, vous flânez dans les boutiques et vous regardez les robes longues, celle-ci, trop jeune pour vous, celle-là, un peu trop décolletée. Vous en avez même essayé une, une robe noire, magnifique, mais ce serait une folie sûrement, vous ne pourriez pas la porter de nouveau. Il y a des dépenses que vous ne vous êtes jamais permises.

Depuis deux jours, vous n'arrivez pas à écrire. Emma vous boude, on dirait. Ou bien c'est vous qui avez l'impression de la

trahir. Vous attendez un signe, un présage, une volonté plus puissante que vous. Vous avancez à l'aveuglette dans votre propre vie, vous prenez les cartes de tarot sur votre table de chevet. Pour l'instant, rien. Le sombre du jour quand il se colle à la nuit. Une invitation, une invitation banale et tout a basculé. Il suffit de si peu, parfois. On se retrouve le corps vide, trop grand, et puis cette femme inconnue qui tourne, et tourne, tourne de plus en plus vite dans la cage étroite de la poitrine.

Aucun prétexte. Vous sonnez chez votre mère sans même vous demander si elle est sortie. Elle est là, heureusement, elle est une mère, elle vous prépare du café, elle vous donne un morceau de gâteau au chocolat. Un bal, quelle chance ! Il vous faut une robe, noire, une belle robe, noire et simple, qu'elle pourrait ensuite raccourcir, vous l'auriez pour les sorties inattendues. Vous n'avez jamais de ces occasions, mais vous ne le lui avouez pas. Vous l'écoutez en silence, tandis que, devant le vieux miroir du vestibule, elle ajuste son chapeau de feutre sur ses cheveux blancs. Elle viendra avec vous, c'est si agréable de magasiner. Vous acquiescez, vous souriez. Vous souriez, oui. En passant devant le miroir, vous vous souriez.